wīhiu aufgefaßt werden."

17. In *uïu* hat die Eibenrune den Lautwert *i* (KRAUSE-JANKUHN (siehe Anm. 5) S. 269 und KRAUSE (siehe Anm. 13) § 12,2).
18. O. HÖFLER hat in mehreren Abhandlungen (Göttingische Gelehrte Anzeigen 222, 1970, S. 109ff und "Die Sprache" 17, 1971, S. 134ff.) die These vertreten, daß die Heruler kein Stamm, sondern ein kultischer Kriegsverband wären: Die Runen, die von einem Heruler entwickelt worden seien, hätten Heruler weit verbreitet und lange Zeit bewahrt. Dieser Kriegerbund habe von zahlreichen germanischen Stämmen Zuzug erhalten. Wenn diese Annahme zutreffen sollte, würden sich zahlreiche sprachliche Eigentümlichkeiten in den älteren Runeninschriften besser erklären lassen, z.B. die merkwürdige Vorstellung, "das Lanzenblatt von Kowel einem aus dem Gotenreich am Pontus in die alte Heimat an der unteren Weichsel zurückwandernden Goten zuzuschreiben" (KRAUSE-JANKUHN (siehe Anm. 5) S. 80).
19. Vgl. W. KRAUSE, Beiträge zur Runenforschung (I, II) Halle/Saale 1932 und 1934.

Attila entre deux trésors

von Georges Dumézil

On enterrait beaucoup les trésors aux temps de la Völkerwanderung. On les déterrait aussi. Cachés ou non, ils étaient appréciés des vainqueurs éphémères et des conquérants durables: la morale héroïque d'alors professait qu'un chef doit disposer de beaucoup d'or, non comme *census iners*, mais pour entretenir le dévouement des meilleurs guerriers. La cas de l'asiatique Attila est différent. Il aimait l'or pour l'or - tel était du moins le sentiment de la plupart de ses voisins - et aussi, rusé barbare, il s'en servait - déjà! - comme d'une arme économique, désorganisant par des tributs et des chantages incessants les finances des provinces et des empires relativement riches qui tâchaient de détourner ses coups. Il n'est donc pas surprenant que, dans les souvenirs diversement romancés qu'il a laissés, les trésors soient en bonne place; et non seulement les trésors en général, mais, puisqu'il a finalement échoué, des trésors chargés de destin, des trésors qui vengeaient les rois tués et les nations détruites.

Le plus célèbre est, bien entendu, le trésor des Nibelungen, le *hodd Niflunga*. Il venait des Ases suivant la tradition du Nord, et la prodigieuse constance du roi des Burgondes et de son lieutenant l'empêcha de tomber entre les mains d'Atli: Hǫgni, Gunnarr étaient seuls à connaître la cachette; après leur supplice, à jamais, c'est le Rhin rapide qui le possédera:

Rín skal ráða rógmálmi skatna
á svinn, áskunna arfi Niflunga.

Et ce n'est pas tout. La sœur d'un des suppliciés, femme d'Atli après avoir été celle de Sigurðr, vengera son frère; ivre, désarmé, le Hun périra lamentablement avec ses fidèles dans l'in-

cendie du palais:

eldi gaf hón þá alla er inni váru.

La chance de ce trésor est que, avant d'exciter tant de convoitise, il avait appartenu au plus séduisant héros du monde germanique: grâce à lui, il a été porté jusqu'à nous, avec son mystère, par de magnifiques poèmes. De cette chance, Attila a profité. Il a pris rang lui aussi dans l'épopée et, par une seconde chance, ou plutôt par l'effet des conflits où s'étaient affrontées les nations germaniques, il a revêtu dans une des variantes, celle du Sud, la noble et sage figure d'Etzel, qui eût étonné beaucoup de ses contemporains.

Parmi les autres victimes d'Attila, ce qui dépendait de l'une et de l'autre Rome avait passé le temps des créations épiques: parfois tendancieux, plus ou moins rhéteurs, les historiens occupaient toute la place, tel de Priscus dont les débris ornent le quatrième volume des *Fragmenta Historicorum Graecorum* et qui avait écrit, en huit livres, τὰ κατὰ 'Αττῆλαν. Tout au plus, à l'heure de la mort d'Attila, un trait merveilleux, sinon épique, apparaît chez ce Byzantin (Jordanès, 49, 255):

> *De quo* [= la mort d'Attila] *id accessit mirabile, ut Marciano principi Orientis de tam feroci hoste sollicito in somnis divinitas adsistens, arcum Attilae in eadem nocte fractum ostenderet, quasi quod gens ipsa eo telo multa praesumat.*

Mais les autres, tous les peuples que le flot sibérien avait recouverts? Faute de s'être plus tard constitués en nations sédentaires, ou simplement d'avoir survécu, ils n'ont pas laissé de littérature, sauf un, les Scythes, - au sens étroit du nom, car les témoins de l'époque avaient une fâcheuse tendance à appeler scythique tout ce qui remuait du Nord-Ouest de la Mer Noire au Nord-Est de la Caspienne.

Avec leurs rameaux plus ou moins différenciés, dont bien peu - Sarmates, Roxolans, Alains - sont restés fameux dans l'histoire, les Scythes proprement dits occupaient encore des aires considérables dans cet ethnodrome et ils furent parmi les premiers que les Huns rencontrèrent dans leur marche vers l'Occident. Jordanès, d'après Priscus encore, énumère les tribus qui furent d'abord enlevées comme en une espèce de tourbillon, *quasi quidam turbo nationum*, et dont le sort fut vite partagé par les Alains (24, 126-127):

> *Alanos quoque pugna sibi pares, sed humanitatis victu formaque dissimiles, frequenti certamine fatigantes subiugavere. Nam et quos bello forsitan minime superabant, vultus sui terrore nimium pavorem ingerentes terribilitate fugabant ...*

Or Priscus rapporte, trop brièvement, la scène que voici, qui avait, dit-il, gonflé à l'extrême la présomption native du roi des Huns (Jordanès 35,183 = *F.G.H.* IV, p. 96):

> *Qui* [= Attila] *quamvis huius esset naturae, ut semper magna confideret, addebat ei tamen confidentiam gladius Martis inventus, sacer apud Scytharum reges semper habitus. Quem Priscus historicus tali refert occasione detectum, cum pastor, inquiens, quidam gregis unam buculam conspiceret claudicantem, nec causam tanti vulneris inveniret, sollicitus vestigia cruoris insequitur, tandemque venit ad gladium, quem depascens herbas bucula incaute calcaverat, effossumque protinus ad Attilam defert. Quo ille munere gratulatus, ut erat magnanimus, arbitratur se totius mundi principem constitutum, et per Martis gladium potestatem sibi concessam esse bellorum.*

Cette scène, cette erreur de jugement qui conduira le fléau de Dieu aux Champs Catalauniques, posent deux problèmes, d'ailleurs inséparables, qui, à ma connaissance, ont reçu peu d'attention: l'événement a-t-il eu lieu, ou n'est-il, comme l'est sans doute le songe final de Marcien, qu'une fiction explicative, formée après coup? Priscus tient-il son récit des Huns, ou bien d'un des "Scythes libres" dont l'intérêt faisait temporairement les alliés de Byzance? Voici quelques raisons d'admettre qu'il s'agit d'une fiction et qu'elle est d'origine scythique.

Des textes bien connus donnent à penser que deux traditions ont ici conflué.

D'une part les rois du plus grand royaume des Scythes étaient bien, de génération en génération (*semper*), les dépositaires

d'un trésor sacré, d'un groupe de talismans d'or tombés du ciel au début de l'histoire nationale, symboles des trois fonctions sociales (religieuse, guerrière, agricole), parmi lesquels se trouvaient naturellement une ou deux armes, et auxquels le roi régnant offrait chaque année de grands sacrifices (Hérodote, 4, 5-7). Mais ces armes n'étaient pas des épées: une hache selon Hérodote, une flèche et une lance selon Quinte-Curce (7, 8, 18-19). Elles ne sont pas non plus présentées (ce n'est pourtant pas exclu, étant donné la brièveté des textes) comme relevant chacune d'une divinité fontionnelle.

D'autre part un rituel, décrit par Hérodote en 4, 62, concerne le seul Arès et met en effet en évidence une variété d'épée nommée ἀκινάκης qui représente le dieu. Mais il ne s'agit plus d'une possession ni d'un rituel des rois ni d'un talisman remontant à un passé fabuleux. Chaque année, dans chaque district (κατὰ νομοὺς ἑκάστους), sur une formidable plate-forme faite de fagots et périodiquement entretenue contre les intempéries, est plantée "une antique épée de fer", image d'Arès. A cette épée, chaque année, sont offerts devant la plate-forme des sacrifices non seulement de bétail et de chevaux (προβάτων καὶ ἵππων), mais d'hommes, un prisonnier de chaque centaine, dont le sang, recueilli dans des vases, est porté au dessus de la plate-forme et répandu sur l'épée.

J'ai montré, il y a près d'un demi-siècle (*Légendes sur les Nartes*, 1930, p. 184-186; cf. *Mythe et épopée* I, 2ème éd., 1974, p. 573-574), que le souvenir de cette représentation et de cette cruelle liturgie subsiste encore aujourd'hui dans l'épopée des derniers descendants des Scythes, exactement des Alains, les Ossètes du Caucase: le guerrier par excellence, le héros d'acier qui vit dans le ciel aussi bien que sur la terre et que d'autres raisons engagent à rapprocher de l'Arès d'Hérodote, Batraz, exige des Nartes qu'ils élèvent un énorme bûcher; il monte sur cette plate-forme enflammée et, de là, avec son épée, massacre de tous côtés les Nartes qui s'affairent à ses pieds. Pour finir, il pose l'épée sur le bord de la plate-forme et dit aux Nartes qu'il ne mourra que quand elle aura été jetée dans la Mer Noire. Un long train d'attelages est nécessaire pour la mettre en mouvement et la tirer péniblement jusqu'à la côte.

Depuis lors, elle reste cachée au fond des eaux. Parfois elle en surgit et s'élance dans le ciel: c'est l'éclair des orages de l'Ouest.

Telle est l'épée-Arès des Scythes, telle est l'épée de Batraz, *Bætræzy kard*, de leurs héritiers: toutes deux avides de sang comme le dieu ou le héros qu'elles figurent, fatales l'une aux ennemis des Scythes, l'autre aux ennemis de Batraz, c'est-à-dire aux ennemis mêmes du peuple des Nartes jusqu'au jour où, pour avoir participé au meurtre du père de Batraz, les Nartes sont devenus ses ultimes ennemis. C'est évidemment une variante de ces épées qui, suivant Priscus, tomba aux mains d'Attila.

Certes, il se pourrait que certains des Scythes asservis aient flatté le maître en lui livrant, vraie ou fausse, une "épée d'Arès", qualifiée de talisman royal et chargée en conséquence des promesses que comportait naguère, pour leur roi, la possession des objets, armes ou autres, tombés du ciel. Mais les circonstances que précise Priscus, la place et le tour qu'il a donnés à l'anecdote, la double mention de la nature ambitieuse du personnage, l'emphase des derniers mots, si on les éclaire par l'ensemble de la tradition scythique et ossète, ne recommandent pas cette interprétation. La découverte du *gladius Martis*, de l'épée sacrée, se révèle en fin de compte avoir été un *piège* qui, donnant à Attila un surcroît d'assurance, l'a mené de proche en proche à deux grandes défaites, suivies de peu par une mort sans gloire, *optata cunctis nationibus in commune et Romanis*. Ce piège, c'est l'épée elle-même, c'est-à-dire le dieu dont elle est non seulement l'arme, mais, comme dit Hérodote, l'ἄγαλμα, qui l'a tendu à Attila: elle s'est *fait* découvrir; plus ou moins enfoncée dans la terre, à dessein ou non, lors de la ruine des peuples scythiques, en un lieu qu'apparemment rien ne signalait, c'est elle qui, en se manifestant, a pris à son compte la vengeance impossible aux hommes et engagé le conquérant mégalomane - *magnanimus* - dans un double mirage de souveraineté sans limite (à cause du caractère prétendument royal du talisman) et de victoire continue (à cause de la nature "martiale" du talisman). Enfin c'est dans du *sang* versé, *vestigia cruoris*, en ouvrant une "grande blessure", *causam tanti vulneris*, que

l'épée s'est fait découvrir: en quoi elle s'est comportée comme la sanguinaire, l'insatiable épée plantée sur la plate-forme d'Arès ou posée sur le bûcher de Batraz. En somme, le récit montre Attila trompé par la divinité scythique: le Hun s'est appliqué le bénéfice d'une promesse qui ne valait que pour les Scythes et n'a pas compris la menace qui valait pour leurs ennemis.

Au contraire, aux yeux de n'importe lequel d'entre les Scythes, tout était clair. Par maint récit, ils savaient qu'il n'était pas de bon augure, pour un ennemi de leur nation, que Arès s'occupât de lui: aujourd'hui encore, l'épopée narte présente beaucoup de variantes d'une telle intervention, parfois d'arbord ambiguë, puis fatale, du héros son héritier (références et résumé des textes dans mes *Légendes sur les Nartes*, 1930, n°s 13, 14, 15, 40; *Le livre des héros*, 1965, p. 186-200, 205-206). Un géant vient-il chez les Nartes et, les provoquant à la danse, met-il à mal ses partenaires successifs? Le premier jour, il triomphe, mais, le second, Batraz descend du ciel, se mêle au jeu et fait longuement danser l'intrus tout en le mutilant. Pendant l'absence d'un illustre Narte, un autre imprudent enlève-t-il sa femme, qu'une grande armée narte est ensuite impuissante à délivrer? Batraz descend du ciel, se fait placer comme un boulet dans un canon et lancer sur la ville ennemie, qu'il ravage. Des géants ont-ils invité lex vieux Nartes à un banquet où ils s'apprêtent à les tuer? Batraz descend du ciel, apparaît sur le seuil est c'en est fait des méchants. Une immense armée d'Agur (*Agurtæ:* c'est soit le nom turc *Oguz* avec rhotacisme, comme en tchouvache, cf. Οὐννουγοῦροι "On Ugur, les Dix U.", Ὀγώρ dans des sources grecques [V. I. ABAEV], soit celui des *Agoritai* signalés au Nord du Caucase par Ptolémée, 5, 8, 12) bat-elle la muraille de fer qui entoure le séjour des Nartes? Batraz - nommé ici *Krym-Sultan* - reçoit des saints et des anges des armes et un cheval merveilleux, descend du ciel et met en déroute les envahisseurs dont les derniers survivants sont transformés en sauterelles. Etc. Les Huns d'Attila ne dépareraient pas cette collection. On notera de plus que l'agressivité du Mars de Jordanès se manifeste contre une vache, dans le troupeau d'un pasteur. Même à l'intérieur de la société narte, l'hostilité de Batraz à l'égard des représentants de la "troisième fonction" est une

constante de son caractère, et cela qu'il s'agisse d'agriculture ou d'exploitation pastorale: il tue sans raison le père du Génie des Céréales, *Bor-xwær-Ali*, qui, par punition, réduit à ce qu'elle est aujourd'hui le production des champs, jusqu'alors exubérante (*LN*, n° 16; *LH*, p. 207-208); il poursuit de sa haine *Buræfærnyg (Boræfærnug)*, possesseur d'énormes troupeaux, et, avant de le tuer lui-même, persécute, tue ses fils et même, dans une variante, métamorphose le reste de sa famille en boeufs et en chevaux (*LN*, n° 18, notamment var. *b; LH* p. 180-183, 229).

Jugez, mon cher ami, si ces considérations rendent ou non probable que tout l'épisode est l'oeuvre des Scythes, une invention littéraire compensant leur malheur historique, un morceau ou un germe d'épopée nationale qui aurait pu, dans d'autres conditions politiques et sociales, equilibrer à l'Est l'*Atlakviða* du Nord: le trésor des *Niflungar* a échappé à Atli et la tentative qu'il a faite pour s'en emparer l'a précipité dans la mort; l'épée du Mars des Scythes, travestie en talisman royal, s'est imposée à Attila et l'a poussé à la défaite.